

tement, qui est loin d'avoir la nouveauté et la portée que lui attribue la nouvelle école. C'est tout simplement le type sinon éternel, du moins ancien, de la « personne identique à son rôle social », de « l'automate de mœurs », déjà dénoncé et caricaturé par la littérature traditionnelle. Ce qui est nouveau avec « la critique post-radical », c'est, mis à part l'habillement scientifique que Rosenberg ne prend pas une minute au sérieux, le fait que ce type social est considéré non comme un type particulier, ni, comme le représentant d'une classe, mais comme l'homme d'aujourd'hui tout simplement. « Dans le mélodrame muet de la sociologie actuelle, l'inhumain *n'envahit* pas. Il est dans le living-room, assis, il tourne le bouton de la T.V. ou bien il emmène la famille se promener dans la conduite intérieure deux tons. C'est vous. » (p. 270.)

Projection, répond Rosenberg. L'homme qui a perdu son âme, c'est l'expression des problèmes très particuliers de la fraction de l'intelligentsia à laquelle appartiennent les sociologues de la nouvelle école, la classe des « employés intellectuels », qui a acquis prospérité et prestige, mais à condition de mettre ses capacités au service de l'Organisation. « L'Orghomme... n'est pas une conclusion fondée sur l'analyse sociale. C'est une projection du destin que les intellectuels se sont choisis. » (p. 280.) Projection qui explique à la fois que la « critique post-radical exagère souvent ses griefs », en identifiant les problèmes de la société tout entière aux siens propres et « cherche des remèdes dans la mauvaise direction » (p. 276).

Quels remèdes ? Les critiques de l'homme de l'organisation, sous couvert d'objectivité scientifique sont, en fait, parfaitement déterministes, voire fatalistes. L'homme de l'organisation est le résultat d'un certain nombre de processus objectifs, par exemple, selon Riesman, de la courbe de population. Aussi Rosenberg a-t-il beau jeu de montrer que, dans une telle perspective, les espoirs dont ils font parfois état n'ont aucun sens. Ainsi lorsque Riesman pense que la distribution massive d'art et de littérature pourrait contribuer « au développement de l'autonomie chez l'homme hétéronome », Rosenberg est à l'aise pour lui répondre : « Comme si on pouvait aller de l'abstrait au concret, de l'automate à l'organisme. Le remède que proposent nos sociologues à l'aliénation n'est pas le « scientisme » c'est la sorcellerie. » (p. 275.) Mais en fait, sur ces prémisses, il n'y a, de toute évidence, pas de remède.

Peut-être commençons-nous à mieux discerner ce qu'est le point de vue de Rosenberg.

C'est au niveau de la création et non au niveau de la vie quotidienne qu'il faut saisir le monde moderne, si l'on ne veut pas participer à ce superficiel que l'on dénonce par ailleurs comme un des traits de la modernité. A ce niveau, la nouveauté du moderne n'est pas un mythe : ni la poésie française depuis Baudelaire, ni l'homme communiste depuis Lénine,